

Autour de Boris Vian

Rencontre, lectures et chansons avec **Nicole Bertolt**, mandataire et directrice du patrimoine de Boris Vian, **Florence Viala, Serge Bagdassarian**, sociétaires de la Troupe, et **Benoît Urbain**, musicien

Éclairage pédagogique par **Anne Delaplace**, professeure de lettres

Ce lundi 22 septembre 2025, la Comédie-Française rend hommage à Boris Vian, dont le roman *L'Écume des jours* est au programme du baccalauréat professionnel. Pour l'occasion, le Théâtre du Vieux-Colombier renoue avec son passé swing, celui du club de jazz qu'il a abrité dans sa cave et qui fit danser Paris dans les années 1950. Sur scène, Benoît Urbain, pianiste, Florence Viala, Serge Bagdassarian, sociétaires de la Comédie-Française et zazous dans l'âme, interprètent textes et chansons de ce « polygraphe prolifique » auquel ils ont déjà consacré un spectacle musical, le *Cabaret Boris Vian*, présenté en 2013 au Studio-Théâtre. Au gré des lectures et des intermèdes musicaux, Nicole Bertolt, mandataire et directrice du patrimoine de Boris Vian, brosse un portrait vivace de cet artiste plein de fantaisie.

EN AVANT LA ZIZIQUE

Dans l'univers de Vian, la musique est originelle, omniprésente, « au cœur de tout » selon Nicole Bertolt. Le petit Boris tire son prénom de l'opéra Boris Godounov (1872) du compositeur russe Modeste Moussorgski, sa mère joue du piano et, dans la demeure de Ville-d'Avray où il est né en 1920, on écoute des disques et on chante en famille. À l'adolescence, le jeune homme découvre le compositeur américain Duke Ellington. Il définit cette expérience comme sa « première impression jazz », qui imprime à jamais en lui un amour immoderé pour le swing. Boris se met à la trompette, monte un jazz band avec ses frères et devient le « prince de Saint-Germain-des-Prés ». Il se produit avec Claude Luter au caveau des Lorientais, puis au Tabou et au club du Vieux Colombier. Cette passion du jazz déborde la scène et envahit l'écriture, autre passion, comme le souligne l'avant-propos de *L'Écume des jours*, publié en 1947 : « Il y a seulement deux choses : c'est l'amour, de toutes les façons, avec des jolies filles, et la musique de la Nouvelle-Orléans ou de Duke Ellington. » Alors quand le héros nommé Colin rencontre pour la première fois la belle Chloé, le topo roman-esque de la scène de première vue prend un tour résolument jazzy : « - Bonjour ! dit Chloé... - Bonj... Êtes-vous arrangée par Duke Ellington ? demanda Colin... » Les amateurs et amatrices de jazz savent en effet que ce prénom évoque le standard de jazz « Chloe (Song of the Swamp) » rendu célèbre par la version pour orchestre de Duke Ellington en 1940. Le jazz, fondateur, accompagne ainsi Boris Vian tout au long de sa vie. Il en est un amateur insatiable, un chroniqueur réputé, un défenseur obstiné. Il signe, de 1947 jusqu'à sa mort, plus d'une centaine d'articles pour la revue *Jazz Hot*, puis devient directeur artistique chez Philips en 1955, prend en charge la collection « Jazz pour tous » et enfin le label Fontana : c'est à lui qu'on doit notamment la production, en 1957, du magnifique album de Miles Davis, *Ascenseur pour l'échafaud*, tiré de la bande originale du film de Louis Malle.

Outre le jazz, Boris Vian explore différents registres musicaux et aborde la chanson dans les années 1950. Interprète et parolier, il signe plus de 500 titres dont

certains deviendront des « tubes » (mot que la culture française lui doit d'ailleurs.) Henri Salvador, Mouloudji, Serge Reggiani, Magali Noël ont ainsi fondé leur carrière sur des chansons taillées et cousues musicalement à leur mesure, par un parolier soucieux d'adapter son propos et ses mélodies à la singularité de chaque artiste. La poésie des mots, son adéquation avec la musique, éclatent dans l'interprétation qu'en proposent les Comédiens-Français sur la scène du Théâtre du Vieux-Colombier. Serge Bagdassarian chante « Le Petit commerce », chanson engagée qui, comme le célèbre « Déserteur », dénonce l'absurdité de la guerre, tandis que Florence Viala entonne « La Rue Watt », qui raconte avec humour et poésie une promenade dans Paris en compagnie de l'ami de toujours, l'écrivain Raymond Queneau :

Lorsque j'y ai zété
Pour la première fois
C'était en février
Mais il faisait pas froid
Des clochards somnolaient
Sur les grilles fumantes
Et les moulins tournaient
Dans la nuit murmurante
J'étais avec Raymond
Qui m'a dit mon colon
Il faut que tu constates
Qu'y a rien comme la rue Watt.

C'est pour défendre la chanson de variété que Boris Vian publie, en 1958, un essai intitulé *En avant la zizique*, qui révèle à la fois sa connaissance du milieu musical et son ambition pour la « grande » chanson française, libre, poétique et anticonformiste.

FAUT RIGOLER

La chanson écrite pour Henri Salvador en 1958, « Faut rigoler », s'ouvre sur un grand éclat de rire qui pourrait définir l'œuvre de Boris Vian : comme Figaro, il se presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Malade du cœur, contraint à arrêter la trompette pour raisons de santé, terrassé à de nombreuses reprises par la maladie, Vian connaît le prix de la vie, qu'il perd bien trop tôt, à l'âge de 39 ans. Nicole Bertolt insiste : il a été un enfant malade, très protégé, qui a grandi avec la conscience de sa finitude. Alors, pour conjurer le mauvais sort, il s'amuse de tout.

Ingénieur, diplômé de l'École centrale des arts et manufactures en 1939, Vian trompe l'ennui en imaginant, en inventant, en écrivant, en créant des mots et des objets insolites qui rompent avec la monotonie des jours : Boris ne joue pas de la trompette – ce serait trop banal – mais de la « trompinette », il possède une improbable « guitare-lyre » et, dans *L'Écume des jours*, il invente le fameux « pianocktail » dont le héros joue avec gourmandise : « À chaque note, je fais correspondre un alcool, une liqueur ou un arôme. La pédale forte correspond à l'œuf battu et la pédale faible à la glace. Pour l'eau de Seltz, il faut un trille dans le registre aigu. » Dans sa chanson

« La Complainte du progrès (Les Arts ménagers) », joyeusement interprétée par Florence Viala et Serge Bagdassarian, il adapte avec humour le discours courtois au monde des Trente Glorieuses et énumère avec malice les objets de consommation qui envahissent les ménages français :

Ah, Gudule
Viens m'embrasser
Et je te donnerai
 Un frigidaire
 Un joli scooter
 Un atomixer
Et du Dunlopillo
 Une cuisinière
Avec un four en verre
 Des tas de couverts
Et des pelles à gâteaux

Cet humour et cette poésie mêlés, cette capacité à mettre la logique sens dessus-dessous, à user de sa formation scientifique pour créer un monde farfelu, lui attirent la sympathie du Collège de Pataphysique. Héritière de l'univers absurde d'Alfred Jarry, cette « société de recherches savantes et inutiles » accueille en son sein Boris Vian en 1952 et le nomme « équarrisseur de première classe », en hommage à sa pièce de théâtre *L'Équarrissage pour tous*, farce aux accents anarchistes créée non sans polémique en 1950. L'esprit pataphysique permet à Vian, selon Nicole Bertolt, de « porter un autre regard sur le monde », d'user sans contraintes de cette inventivité poétique qu'il explore depuis toujours. Dès les premières pages de *L'Écume des jours*, le récit regorge d'inventions poétiques tout à fait conformes à cette « science des solutions imaginaires » voulue par Jarry. Pour « donner du mystère à son regard », Colin se taille les paupières, vide sa baignoire en la perçant, expose ses dilemmes sentimentaux à une souris, et apprend à danser le « biglemoi », dont le nom, qui joue avec les mots, révèle l'humour de cet ingénieur-poète-musicien : « Le principe du biglemoi repose sur la production d'interférences par deux sources animées d'un mouvement oscillatoire rigoureusement synchrone. [...] Le danseur et la danseuse se tiennent à une distance assez petite l'un de l'autre et mettent leur corps entier en ondulation suivant le rythme de la musique ». Dans ses poèmes et ses chansons, ses romans et ses essais de pataphysique, Boris Vian pose sur le réel un regard plein d'une drôlerie qui, selon Serge Bagdassarian, exprime son « urgence de vivre ».

JE VOUDRAIS PAS CREVER

La mort rôde, pourtant. La cruauté du monde, aussi. La maladie, le travail, le capitalisme, la guerre, apparaissent dans l'œuvre de Boris Vian comme autant d'obstacles au bonheur, d'entraves à la vie. Pour répondre à la problématique proposée aux élèves du baccalauréat professionnel : « Rythmes et cadences de la vie moderne : quel temps pour soi ? » l'écrivain offre de nombreuses pistes de réflexion et de rêverie. Dans *L'Écume des jours*,

Colin et Chloé vivent dans l'insouciance et l'oisiveté tant qu'ils ont la santé. Mais lorsque Chloé tombe malade – lorsqu'un nénuphar pousse dans sa poitrine – le monde s'assombrit irrémédiablement, le réel s'impose et Colin doit travailler. C'est le début de la fin car le travail, dans l'imaginaire de Vian, « ça rabaisse l'homme au rang de la machine. » Tour à tour veilleur de nuit ou annonceur de mauvaises nouvelles, Colin se révèle incapable de suivre la cadence qu'on lui impose. C'est à l'industrie de la guerre qu'il semble le plus inadapté. Il travaille à la production de fusils, qu'on lui demande de couver comme de précieux œufs : « Pour que les canons de fusil poussent régulièrement, et sans distorsion, on a constaté depuis longtemps qu'il faut de la chaleur humaine. Pour toutes les armes, c'est vrai, d'ailleurs. » Par conviction, Vian oppose au froid de l'acier la chaleur de la vie : son personnage couve bien les fusils mais, au bout de leurs canons, éclosent spontanément des fleurs délicates... Colin est renvoyé. Cet épisode annonce l'engagement constant de Boris Vian contre la guerre, contre la mort de masse programmée par les puissants. Son pacifisme lui vaut d'ailleurs d'être censuré en 1958 pour sa célèbre chanson « Le Déserteur » qui ne mâchait pas ses mots : « Refusez d'obéir, refusez de la faire, n'allez pas à la guerre, refusez de partir. » Boris Vian défend la paix, la vie, la beauté, l'imaginaire, qu'il faut cherir avant de « crever », comme il l'écrit dans un poème de 1952 :

Je voudrais pas mourir
 Sans qu'on ait inventé
 Les roses éternelles
La journée de deux heures
 La mer à la montagne
 La montagne à la mer
 La fin de la douleur
Les journaux en couleur
 Tous les enfants contents
 Et tant de trucs encore
Qui dorment dans les crânes
 Des géniaux ingénieurs
 Des jardiniers joviaux
 Des soucieux socialistes
 Et des pensifs penseurs
 Tant de choses à voir
 À voir et à z-entendre
Tant de temps à attendre
 À chercher dans le noir

Mais la mort l'emporte. Dans *L'Écume des jours*, l'univers devient de plus en plus obscur, l'espace se rétrécit, les jours sont réduits à leur écume. Chloé meurt, Colin perd le goût de vivre et la souris préfère en finir. Dans la réalité, Boris Vian s'écroule en 1959, abattu par une crise cardiaque lors de la première projection du film adapté de son roman *J'irai cracher sur vos tombes*. Restent son œuvre et sa fantaisie, son inventivité, auxquelles Raymond Queneau rendit hommage en 1960, en ami et maître de pataphysique : « Boris fut toujours futur. Sa mort, c'est du passé. »